

peindre

The background of the entire page is a painting. It depicts a large, draped fabric, possibly a shroud or a piece of old cloth, with various stains and colors (brown, purple, green, red) scattered across its surface. The fabric is set against a light blue background. In the lower right portion of the fabric, a small, dark, indistinct figure is visible, possibly a person or a creature. The overall style is somewhat abstract and textured.

François Malingrèy
Bruno Gadenne
Marius Pons de Vincent
18.03
>
22.04.17

/ DOSSIER DE PRESSE

peindre

**François Malingrëy
Bruno Gadenne
Marius Pons de Vincent**

18.03

>

22.04.17

vernissage

vendredi 17 mars 2017 dès 19h

François Malingrèy

«*Tout gravite autour de la figure humaine*»

François Malingrèy, né en 1989, réside et travaille à Paris.

Originaire de Nancy, il a étudié l'illustration à Épinal puis aux Arts Décoratifs de Strasbourg.

Choissant de renouer avec la figuration, Malingrèy est principalement peintre, mais il pratique également la sculpture et l'illustration.

Dans ses tableaux, il développe ce qu'il convient d'appeler un véritable monde et même une poétique, un espace régi par ses propres lois, possédant ses caractéristiques récurrentes : des paysages non identifiés, habités de personnages souvent dénudés mais jamais entièrement dévêtus, une atmosphère mélancolique, silencieuse, une sensation de drame alors même qu'aucune tragédie ne se déroule, une aura à la fois sacrée et un peu désuète, voilà les ingrédients de la peinture de François Malingrèy. Auxquels il faut ajouter, sur le plan formel, une technique réaliste basée sur des coups de pinceau amples et francs, une palette assourdie de tons mineurs relevés ça et là par des aplats plus puissants de jaune ou de bleu, une obsession pour le travail des chairs, de la peau.

Et une manière saisissante de sonder et de concentrer le regard humain dans ses portraits.

Une chose seulement intéresse Malingrèy : l'Homme, ou plutôt l'humain. Ses moyens et grands formats prennent toujours place dans un décor, pourtant, les lieux sont inidentifiables. On dirait presque que, malgré leur caractère réaliste, ils sont de simples projections qui accompagnent les personnages, développent leur état d'âme. Tout gravite autour de la figure humaine, qu'il met toujours à nu, littéralement, mais avec une nuance : on ne voit jamais les sexes des personnages. Il y a de la pudeur, une sorte de retenue. Il en ressort surtout un climat étrange où vieux et enfants, hommes et femmes sont logés à la même enseigne : sans habits pour les différencier et les distancier, ils sont neutres, campés dans des situations banales, n'interagissant que peu les uns avec les autres. Ils sont comme posés là, à la merci du spectateur.

A travers ce savant mélange de drame et de tranquillité, c'est un monde en tension qu'il nous offre, calme mais interrogatif, qui semble suggérer plus que clairement représenter, des humeurs, des peurs, des affections.



Les frères du drap, Huile sur bois, 200 x 165 x 40 cm

Pour parvenir à ce résultat, la peinture de Malingrèy, malgré la finesse de son positionnement, voire son ironie, joue de la simplicité; elle n'intellectualise pas son sujet, ni ne recherche ouvertement le symbole, la métaphore. Elle a quelque chose de brut, d'immédiat. Elle est franche et économe de moyens : quelques personnages muets, pas ou très peu d'accessoires, une action qui se résout en immobilité, un paysage (lui dit «décor») réduit, on l'a dit, à son plus simple appareil.

Ses toiles sont parfois teintées d'une violence sourde mais ses intentions sont toujours rattrapées par le vivant car chacune de ses mises en scène propose un échappatoire pour ne jamais sombrer dans la noirceur.

Sa touche est chaleureuse et on perçoit le sang affleurer sous la peau et battre le cœur dans la poitrine puisque la vie est partout présente dans son travail.

Son regard est vif et neuf.

Tanocrède Hertzog

François Malingrèy présente à La Lune en Parachute une série de peintures et des installations réalisées In Situ.

François Malingrèy est représenté par la YOHANN GALLERY / Paris

<http://yohann-gallery.com/artistes/francois-malingrey-video/>

<http://cargocollective.com/francoismalingrey>

Bruno Gadenne

Bruno Gadenne, est né en 1990 à Cavailon (84). Il a été diplômé en 2014 de la Haute Ecole des Arts du Rhin (HEAR, anciennement Ecole Supérieure des Arts Décoratifs de Strasbourg). Il a suivi l'atelier de peinture sous la direction de Daniel Schlier.

Il vit et travaille à Paris.

Le travail de Bruno Gadenne a trait au paysage, à la nature. Des voyages à travers le monde et les photographies qu'il ramène sont la source de ses travaux. Par la peinture, il s'attache à créer dans ses œuvres une dimension insolite en détournant subtilement certains éléments. Il tente de créer une tension, par des effets de profondeur et par un travail sur les ombres et la lumière, instaurant un double jeu entre émerveillement et sentiment « d'étrange inquiétude ». Son intention ambitieuse est de capturer l'attention, d'inviter le spectateur à la contemplation tout en étant sur le qui-vive. Un calme qui dissimule une menace sous-jacente.

Prendre l'air

Pour me permettre d'avoir une vue d'ensemble de son travail, Bruno Gadenne me propose de sortir toutes ses toiles dans le jardin de son atelier. Une à une, il les dispose contre les murs d'enceinte, contre les troncs d'arbre. Le lilas, le laurier, le jasmin sont comme des traits d'union entre les différents tableaux.

Au printemps dernier, Bruno est parti en voyage pendant plusieurs mois. À son retour, il s'est installé dans son atelier et a peint. Sur les toiles, la végétation des jungles, les rivières, les cascades, les plages. Bruno Gadenne est rentré de voyage comme on se réveillerait d'un long sommeil ; à peine rentré, à peine les yeux ouverts, ce qui a été vu dans les rêves est déjà loin et, alors, déjà étrange.

C'est donc dans le jardin que je regarde les tableaux, en plein air.

À mesure que le jour tombe, que la lumière baisse, quelque chose change dans mon regard, comme une accoutumance à l'obscurité des images. Dans les paysages sombres qui ne sont ni dans la nuit, ni dans le jour, le feuillage semble au premier abord être une masse quasi uniforme, interrompue par intervalles par les branchages clairs, les portions de ciel, les tonalités de verts différentes. Progressivement, alors que le soir se fait dans le jardin et que mes yeux s'habituent aux images, je discerne des couches successives de feuillage précis et foisonnant.



Les fougères géantes, 130 x 160 cm, Huile sur toile, 2015

La façon dont Bruno Gadenne travaille peut rappeler, sur certains aspects, le travail d'un tireur photographique. Lorsqu'il s'agit de traiter un négatif sous-exposé, il s'agit de réussir à conjuguer l'intensité du vrai noir de l'image, et la révélation effective de tous les détails présents, même enfouis dans ce noir. Il faut que l'image soit résolument sombre, mais pas bouchée. En faisant monter les noirs par étapes, pour laisser le temps aux éléments plus clairs de se révéler, on peut y parvenir. La photographie est alors en quelque sorte composée de couches de lumière, de la plus claire à la plus sombre. Selon la façon dont on regarde l'image, sous quel angle, à quelle distance, sous quel éclairage, les détails se révèlent et ont véritablement l'air d'apparaître, de sortir de l'obscurité. Bruno Gadenne assombrit ses images ; il recouvre les couches un certain nombre de fois, quitte à ce que la teinte précédente ait l'air d'avoir tout à fait disparu. Ainsi, tout le feuillage est bien là, bien qu'on n'en distingue parfois qu'une partie ; il donne l'impression d'apparaître aléatoirement, de se révéler de façon vibratoire, toujours différemment.

Alors qu'il remet les toiles dans l'atelier, Bruno me parle de son voyage et me raconte que lorsque des centaines de milliers de chauves-souris déploient leurs ailes en même temps, on entend comme le bruit de la pluie.

Il me parle également d'un livre qu'il lisait enfant, et qui se trouve toujours sur son bureau : Un jour sur la rivière (Reinhard Michl, Milan, 1993). Des enfants, comme livrés à eux-mêmes, descendent un cours d'eau dans une barque, et le paysage autour d'eux se déploie.

Il existe en littérature un genre appelé « robinsonnade », qui qualifie les récits de survie sur une île déserte — le nom est de fait emprunté à l'oeuvre de Daniel Defoe.

Bruno Gadenne

Un certain nombre de caractéristiques les rassemblent : la découverte d'un lieu dénué de toute présence humaine ; le déploiement d'une certaine ingéniosité pour survivre ; une dimension fantastique qui vient faire basculer le réel ; la solitude ; l'amour de la nature ; la confusion des notions d'espace et de temps.

D'une certaine façon, les tableaux de Bruno Gadenne viennent raconter une robinsonnade — naufrage et grands dangers exceptés. L'absence de figure humaine, l'abondance de la végétation, l'impossibilité de situer le paysage dans le temps et dans l'espace, confèrent à la série une dimension lointaine, hors de tout. Elle rend compte de la traversée d'un lieu inconnu, dans la plus grande solitude. Par le biais de la peinture, le paysage réel, parfois hostile, semble pouvoir enfin être apprivoisé, maîtrisé. Le silence des images, leur calme inquiétant donnent une sensation d'insularité, liée à l'isolement bien réel du peintre robinson. Paradoxalement, cette insularité des tableaux s'associe naturellement à la continuité du cours de la rivière, qui semble infinie car signifiée à diverses reprises, toujours différemment. Tantôt nous nous trouvons sur sa rive, tout à fait au bord ; tantôt nous sommes un peu plus loin. Parfois, nous naviguons dessus et nous enfonçons dans l'image.

La robinsonnade est inévitablement liée à l'enfance, aux histoires qu'on se raconte ; et le livre qui accompagne Bruno depuis toujours ne déroge pas à la règle. Explorer un lieu, parvenir à y vivre et à s'acclimater, mettre en place un rythme et des habitudes, cela répond de la même injonction, qu'il s'agisse du jardin de la maison où l'on construit une cabane, ou d'une jungle lointaine et sombre.

« Allez ! s'écria Jack enfin, on est des explorateurs. [...] Ils ne savaient pas au juste pourquoi ils étaient heureux. Ils étaient en nage, sales et fatigués. Ralph portait de profondes égratignures. Les lianes, épaisses comme leurs cuisses, ne se laissaient pénétrer que par d'étroits tunnels. Pour sonder la profondeur de la forêt, Ralph poussa un cri et ils prêtèrent l'oreille à l'écho étouffé. [...] Ce fut de nouveau entre eux la communion des yeux brillants dans la pénombre. » (William Golding, Sa Majesté des mouches, 1954)

Les tableaux de Bruno Gadenne et sa démarche de peintre m'évoquent ces histoires d'aventures d'enfants explorateurs — qui ici ne sont pas vraiment seuls, mais plutôt seuls ensemble. Les arbres blancs étincelants, les fougères et les sols semblant parfois suspendus dans les airs, les touches dorées du feuillage, sont autant d'épiphanies propres au regard du découvreur — ce qui apparaît quand on regarde quelque chose pour la première fois, les yeux brillants dans la pénombre. Peu importe ainsi de connaître la destination, le

parcours, les noms des pays ; il faudrait presque ne jamais savoir où Bruno est parti. Ce qui compte, c'est cette volonté de se soustraire momentanément à un temps et à un espace, de se retirer de l'atelier, du monde apprivoisé. Le voyage n'a pas besoin d'être lointain ; il est, quoiqu'il arrive, le négatif de l'atelier, l'autre temps de la peinture.

Nina Ferrer-Gleize
avril 2016

Bruno Gadenne présente à La Lune en Parachute sa série de jungles nocturnes.



L'arbre blanc tombé, 120 x 150 cm, Huile sur toile, 2015

Bruno Gadenne est représenté par la Galerie Bertrand Gillig à Strasbourg.

<https://www.bertrandgillig.fr/fr/Artistes/Bruno-Gadenne-032.html>

<http://www.brunogadenne.com/>

Marius Pons de Vincent

Marius Pons de Vincent est né en 1986 à Briançon. Diplômé des Arts décoratifs de Strasbourg, il obtient en 2013 un des ateliers de la ville au bastion XIV.

Il vit et travaille à Strasbourg.

Marius Pons de Vincent présente à La Lune en Parachute deux séries : Papiers peints sur fond vert et baignade surveillée.

Papiers peints sur fond vert.

“J’achève *L’Illwald* au début de l’été 2015. Il s’agit de deux figures nues dans les bois, Camille et moi sur une toile de 150 par 180 cm. Tout au long de sa réalisation, une envie de peindre plus librement s’est heurtée à ma fidélité au modèle photographique. Ce tableau cristallise un combat sans vainqueur. J’en sors frustré.

Je veux davantage de risques, davantage de jeux. Il me faut pouvoir rater, rater complètement, jeter puis reprendre. Je découpe alors deux planches de médium de deux mètres par trois en formats de 27cm par 22 cm. Il m’en faut beaucoup. Le support est pauvre par ses dimensions et par son prix. Je peux enfin échouer à répétition. Telles sont mes ambitions lorsque j’enduis au gesso les premières plaques de bois. Je fabrique une coiffeuse, une glace fixe entre deux pivotantes, de façon à pouvoir me peindre de face comme de profil. L’autoportrait me semble être le sujet idéal. Il me permet de peindre sur le motif, et de ne dépendre de la disponibilité d’aucun modèle. J’en peins deux à quatre par semaine. De l’un à l’autre, je ne cherche pas à progresser, il ne s’agit pas de saisir de mieux en mieux ces traits qui sont les miens, mais au contraire de m’en émanciper. Je tente de me renouveler à chaque fois. A répéter ce motif des dizaines de fois, je finis par l’oublier pour ne jouer qu’avec des formes et des couleurs.

Après trois mois, je me lasse de travailler jour après jour, devant mes miroirs. Mes semaines d’atelier doivent s’articuler autour de plusieurs séries. Je veux réutiliser l’outil photographique, mais autrement. Cette fois ci, je m’intéresse moins à l’image qu’à l’objet. Il ne s’agit pas de représenter une scène, celle de corps nues dans un paysage; mais de peindre une feuille de papier imprimée, éprouvée par un séjour sur une palette ou dans la poussière. Je m’efforce de peindre dix neuf feuilles de papier machine sur une toile de lin de grand format et au grain grossier. Dix neuf fois et à l’échelle. Je n’oublis aucun détail, du numéro de téléphone que j’avais noté sur l’une d’entre elle à l’auréole d’huile jaunâtre sur un coin. Le fond est vert. Celui que je cherche à fabriquer est le vert d’incrustation, Chroma key ou fond vert, utilisé pour la 3D. J’imagine qu’il est à certains vidéastes ce qu’est la toile vierge à un peintre. *Papiers Peints sur fond vert* est le fruit d’un labeur absurde, celui de peindre du papier sur une toile épaisse puis de chercher un vert d’une précision industrielle en mélangeant du vert de cinabre et de phtalo. Ce labeur, je décide de le poursuivre.

La couleur est forte, elle m’évoque le factice, une image en l’état de construction. Par ailleurs, je peins toujours des feuilles imprimées. Cette fois ci, elles sont pliées en forme d’avion et peintes sur le dos de mes palettes en verre. Je récupère aussi de vieux chiffons maculés, les miens et ceux de Camille, la peintre avec qui je partage mon atelier. Je les tends sur un châssis et les enduis à la colle de peau. En transparence, je travaille à un effet de drapé, celui d’un torchon, d’un rideau ou d’un vêtement. Enfin, pour que l’objet émerge, je le détoure avec une couleur opaque.

Entre *L’Illwald* et *Rideau 5*, un an et demi se sont écoulés. Durant cette parenthèse, je réalise que je peins mon atelier. Le travail et les outils nécessaires à la fabrication de ma peinture ont pris des formes diverses et se sont invitées au sein de mes tableaux. Je trouve mes sujets dans le reflet d’un miroir, par terre, dans un tiroir, sous une palette, toujours dans mon atelier.

Au cours du travail, des choses tombent. Impressions sur papier A4 souillées ou chiffons raidis par la matière, ces chutes s’entassent dans l’atelier. Elles ont été les consommables utiles à la fabrication d’une peinture. Certaines deviennent le sujet d’un prochain tableau. A nouveau, des choses tombent.”

Marius Pons de Vincent

Marius Pons de Vincent

Baignade Surveillée.

“Les photographies amateurs sont le terreau de ma pratique. Je passe un temps considérable à les regarder défiler sur les blogs et les réseaux sociaux. Les images qui témoignent de près ou de loin d’une ambition créatrice ne sont pas retenues. Pas de parti pris, pas de qualités esthétiques. Elles doivent être absolument vierges d’un point de vue artistique. Mon travail ne doit pas être préalablement mâché, j’aime me dire que tout est à faire. Mais surtout, ces images sont une fenêtre sur un réel que j’aime injecter dans mes tableaux.

Je ne cherche pas à reproduire des photographies. Ce sont des outils documentaires utiles à la construction du tableau. J’y trouve mes figures, mes paysages et mes sujets. Une plage peut provenir d’une source et un baigneur d’une autre. Ce protocole de travail et une envie de peindre des nus m’ont conduits vers des blogs de naturisme. Mon atelier regorge de ces impressions couleurs sur papier A4 où des corps nus, inégalement brunis par le soleil, portent encore les marques de maillot. Mes tiroirs en vomissent plusieurs dizaines et d’autres traînent par terre et sur les palettes. Sur ces images, on trouve inlassablement ces corps, restés couverts de longs mois et qui s’exposent en été sur une plage. Contrairement aux baigneurs de Cézanne, la nature les rejette. Il y a toujours un parasol, une montre ou des tongs quelque part. Les baigneurs de mes tableaux s’intègrent rarement au paysage, ils l’occupent. Comment l’homme habite la nature est une question que pose la peinture romantique. Je tiens aussi à ce que ma peinture la pose. Sur les clichés, les corps sont bavards. Ils expriment l’arrogance de ceux qui assument le caractère transgressif de leur position. De mon côté, je m’efforce de peindre un geste héroïque, celui d’être si arrogamment nus. Pourtant, malgré un désir ardent de libération, le naturiste se trahit systématiquement. L’idée est belle mais sa réalisation reste souvent grossière. Lorsque je les peins, j’ai ce paradoxe en tête et peine à choisir entre l’utopie et le vulgaire. Il n’y a pas lieu de trancher. ”

Marius Pons de Vincent



La planche, 150 x180

Marius Pons de Vincent est représenté par la galerie JF Kaiser à Strasbourg.

<http://mariusponsdevincent.com/>

Rencontre presse

Jeudi 16 mars 2017 - 14H

En présence de François Malingrèy et Bruno Gadenne



Sophie Bey / Coordinatrice - Chargée de médiation

La Lune en Parachute
46B, Rue Saint-Michel
88000 EPINAL

www.laluneenparachute.com
lalunenparachute@gmail.com
03.29.35.04.64

Mercredi _ samedi : 13H_18H
Dimanche : 14H_18H
Entrée Libre

Visites commentées sur RDV
Tout Public

